

Toronto International Film Festival

La démesure règne encore !

Pierre Pageau

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, P. (2014). Toronto International Film Festival : la démesure règne encore ! *Séquences*, (293), 20–21.

Toronto International Film Festival

La démesure règne encore !

Le TIFF, c'est la démesure. Il y a plus de films, d'invités de qualité, de lieux de projections, d'activités connexes que dans tous les autres grands festivals de sa stature; en 2014, il s'est surpassé. Le Québec et la France nous offraient cette année des films qui enrichissent le TIFF. Mais il y avait aussi des titres moins reconnus, dont des documentaires, qui font le bonheur du cinéophile en quête de cinéma d'auteur. Nous laisserons à d'autres le besoin de commenter l'aspect mondain, bien réel, de l'événement.

Pierre Pageau



Corbo

PRÉSENCE QUÉBÉCOISE

On sait que le Festival du film de Toronto aime beaucoup le cinéma québécois et il l'a démontré à maintes reprises depuis plusieurs années. En 2014, les films d'ici se présentaient souvent comme les meilleurs de toute la programmation. Jour après jour, un film québécois se signalait. Ce fut le cas, dès le début, avec **Corbo** de Mathieu Denis, puis le lendemain avec **Félix et Meira** de Maxime Giroux (Prix du Meilleur film canadien). Il y eut ensuite le film de Rodrigue Jean **L'Amour au temps de la guerre civile**, puis **Mommy** (Xavier Dolan), sans parler des longs métrages tournés au États-Unis par Philippe Falardeau, François Girard et Jean-Marc Vallée.

Dans **Corbo**, le réalisateur nous brosse un portrait sans complaisance de Jean Corbo, un jeune idéaliste de 16 ans qui veut (en 1966) décoloniser le Québec. Il va croire que le terrorisme (des bombes) du FLQ est la voie à suivre. Le film interroge : jusqu'où faut-il aller dans le radicalisme politique ? Le *coming of age* du héros et sa vie familiale (il est à la fois italien et québécois) assurent une charge émotive à **Corbo**. Mais c'est la grande assurance de la mise en scène et la caméra de Steve Asselin qui en font une œuvre exceptionnelle. Le traitement

est sobre et efficace; nous sommes à des années-lumière de **La Maison du pêcheur** (qui voulait aussi peindre les premières années du FLQ).

Félix et Meira confronte, pour une première fois dans le cinéma québécois, un Québécois et une jeune Juive hassidique qui veut s'émanciper de son groupe religieux. Le film fait preuve d'une ouverture inédite sur cette communauté religieuse et sur l'évolution du jeune Québécois. **L'Amour au temps de la guerre civile** utilise un peu les mêmes personnages et le même traitement que **Quiconque meurt, meurt à douleur** (Robert Morin). Et, comme dans **Hommes à louer**, nous sommes plongés dans l'univers de prostitués mâles. Ils doivent faire ce travail pour se payer le maximum de drogues. Un junkie (Alexandre Landry, le comédien de **Gabrielle**, dans un contre-emploi absolu) a d'autres ambitions : la lecture de la poésie lui sert de refuge.

D'un côté, il y a un cinéma de la déchéance, de la cruauté, mais dans son portrait d'aspects extrêmes de l'humain, le film témoigne aussi d'une confiance en l'homme.

LA FRANCE

Alors que le FFM cherche désespérément des films français de qualité, Unifrance prend la décision d'envoyer ses meilleures productions à Toronto. On se demande bien pourquoi ! Il faut croire qu'il y a suffisamment de spectateurs là-bas pour s'enticher des films français. Cette année, la récolte était particulièrement riche avec **Une nouvelle amie** de François Ozon, **Gemma Boverly** d'Anne Fontaine, **3 Cœurs** de Benoît Jacquot et **Retour à Ithaque** de Laurent Cantet.

Le plus rigolo est certainement le film d'Ozon; le plus réussi cinématographiquement est celui de Laurent Cantet. **Une nouvelle amie** est une adaptation d'une nouvelle de Ruth Rendell. Ozon nous surprend et nous épate encore. Laura (Preminger?) meurt. Claire, sa plus grande amie, la veut encore vivante avec elle. Elle va la retrouver lorsqu'elle voit le mari de Laura (joué par Romain Duris), qui se travestit pour ressembler à Laura. Il doit la remplacer dans son rôle de jeune mère qu'elle aurait été. Un peu comme

dans **Laurence Anyways**, il y a ici un questionnement sur l'identité sexuelle. Pour sa dernière réalisation, **Retour à Ithaque**, Laurent Cantet est à La Havane. Le film est une très longue conversation; la salle où il était projeté se vidait progressivement. Cinq amis (quatre hommes et une femme) se retrouvent à l'occasion du retour de l'un d'entre eux. Ils évoquent leurs souvenirs, mais à travers eux, de nombreuses désillusions sur la vie en général et sur la vie à Cuba. Cantet est un grand humaniste. Ici, avec un art du cadrage, du filmage et du montage (à la Robert Morin ou John Cassavetes), il nous implique dans la psychologie complexe de ces individus. Il y a essentiellement un seul lieu, mais le passé, l'amitié, les espoirs et les déceptions y prennent une forme et un relief qui démontrent bien le génie cinématographique du réalisateur. **Gemma Boverly** (il faut bien écrire Boverly avec un 'e' parce qu'il s'agit d'une famille de Britanniques) revisite le classique de Flaubert. Fabrice Luchini reprend un rôle similaire à celui de **Molière à bicyclette**, soit un citadin qui veut retrouver un peu de calme à la campagne. Sa quiétude sera bouleversée par l'arrivée du couple Boverly. Le 'Gemma' est là aussi pour l'actrice principale, Gemma Arterton. Anne Fontaine trouve de belles façons de filmer le corps de cette actrice, à la fois celui d'une ingénue et d'une femme bien consciente de son pouvoir érotique, pouvoir qui aura son effet sur l'homme de famille, maintenant boulanger, interprété par Luchini. Une scène finale, fort humoristique, nous force à voir le film d'une nouvelle façon (mais je ne peux révéler ce *punch*). **3 Cœurs** renferme un *all-star cast*: Benoît Poelvoorde, Charlotte Gainsbourg, Catherine Deneuve, Chiara Mastroianni. Benoît Jacquot y mêle d'une façon originale le plan-séquence et le mélo. Un village de province devient un lieu inquiétant. Son trio amoureux, presque invraisemblable, finit par nous toucher.

LE DOCUMENTAIRE

Dans un festival où les longs métrages de fiction dominent, nous pouvions néanmoins découvrir des documentaires exceptionnels pour mieux comprendre l'univers géopolitique contemporain. Il en est ainsi pour **Iraqi Odyssey**, **This Is My Land** et **Songs from the North**.

Dans **This Is My Land**, Tamara Erde, jeune réalisatrice israélienne vivant à Paris, décide d'enquêter sur les manuels scolaires proposés aussi bien aux Palestiniens qu'aux élèves Israéliens. Elle constate que, des deux côtés, il y a des silences absolus sur l'autre communauté. Les deux groupes se disent victimes du voisin. Les jeunes craignent alors pour la survie de leur communauté et pour leur futur. Les enseignants sont dynamiques et font preuve de beaucoup d'imagination pour faire évoluer les mentalités, mais les blocages et les préjugés sont nombreux et bien difficiles à changer. D'un côté, de jeunes Israéliens en viennent à croire que ce sont des Arabes qui sont responsables de la Shoah; de l'autre, de jeunes Palestiniens sont bien convaincus que les Juifs sont tous des tueurs de leur peuple. La fin du film correspond à la fin de l'année scolaire et de ses fêtes, alors que les deux groupes se rejoignent, portant des masques pour ne pas se reconnaître.

Iraqi Odyssey de Samir débute par un vaste portrait de la très grande famille du réalisateur. En rejoignant et en

interrogeant sa diaspora, il peut dresser une Histoire de l'Iraq depuis le début du 20^e siècle jusqu'à aujourd'hui. À l'aide de nombreuses actualités, ce documentaire fait revivre un Bagdad moderne, où les diverses religions, cultures et habitudes vivent en harmonie. Un livre comme *Adieu, Babylone – Mémoires d'un Juif d'Iraq* de Naïm Kattan parle aussi de cela: une époque où cohabitaient religions et identités culturelles. Des membres de sa famille rêvent alors d'implanter le communisme en Iraq. Avec l'arrivée de Saddam Hussein, tout s'écroule. Le réalisateur utilise aussi des extraits du film de fiction **Ulisse (Ulysses)**, de Mario Camerini, pour illustrer le drame de sa famille (d'où le titre du film).

Songs from the North, de Soon-Mi Yoo (États-Unis / Portugal / Corée du Sud), comme **Iraqi Odyssey**, se réfère à un membre de la famille de la réalisatrice pour comprendre une situation géopolitique. La cinéaste interroge principalement son grand-père qui a connu une seule Corée, qui a vécu la séparation et qui a même partagé les valeurs de la Corée du Nord. Aujourd'hui, Soon-Mi Yoo est donc à même de pouvoir évaluer les distorsions de la propagande communiste du Nord. **Songs From the North** se termine ainsi: «Ce film est dédié à mon père» parce que celui-ci aussi a vécu le drame coréen. Cela nous donne donc un essai très sensible sur le destin d'un peuple divisé. Nous ne sommes pas loin non plus du drame Palestine / Israël.



A Single Word

COUP DE CŒUR

Mon coup de cœur va à **A Single Word (Une Simple Parole)**, coproduction Sénégal – Qatar, réalisé par deux sœurs, Mariama Sylla et Khady Sylla. Ces jeunes femmes décident de partir à la recherche de la mémoire des femmes, de leurs luttes et de la multiplicité de leurs travaux. Pour ce faire, elles questionnent leur grand-mère. Celle-ci est un griot, dépositaire de la tradition orale. Un proverbe africain dit: «Un vieux qui meurt est une bibliothèque qui brûle.» Ces deux sœurs ont compris ce principe: elles vont assurer une pérennité à une parole, celle des femmes, mais de toute une société aussi. Alternant de très gros plans qui traquent les rides sur les mains et sur les visages avec des plans d'ensemble du désert qui assoiffent et des animaux qui le peuplent, ces images à elles seules créent un portrait humain et physique du pays. Un peu comme Pierre Perrault l'avait compris, Mariama et Khady Sylla se servent du cinéma pour prolonger une tradition orale.